

A El. 8° Z RNAT

BRIGADE
DES MOEURS

15

(1781)

DOSSIERS CROUSTILLANTS DE LA BRIGADE DES MOEURS

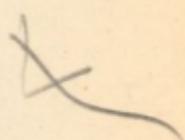


Presses



Pocket

DOSSIERS CROUSTILLANTS
DE LA BRIGADE
DES MŒURS



EL 80Z
15
(1781)

ŒUVRES D'ANDRÉ BURNAT

DANS PRESSES POCKET :

LA BRIGADE DES MŒURS

DOSSIERS BRÛLANTS
DE LA BRIGADE DES MŒURS

ANDRÉ BURNAT

39

33/35

DOSSIERS CROUSTILLANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS

PRESSES DE LA CITÉ

DL-29-06-1979-17435



Au cas où le présent volume comporterait un défaut de pagination, prière de bien vouloir nous le retourner à l'adresse suivante : Presses Pocket, 8, rue Garancière, 75006, Paris. Il sera échangé immédiatement.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1978.

ISBN : 2 - 266 - 00754 - 8

BESANÇON

Le dentiste avait acheté
une prostituée à son protecteur

— Docteur?

— Qu'est-ce que c'est? Vous ne voyez pas que je suis occupé, protesta l'homme en blouse blanche qui, roulette en main, était penché sur la bouche d'une cliente enfoncée dans son fauteuil.

— Mais c'est urgent. Il faut venir tout de suite, insista la blonde apparitrice qui venait d'ouvrir la porte du cabinet du dentiste.

— De quoi s'agit-il?

— Je ne peux pas vous le dire comme ça devant tout le monde. Deux messieurs vous demandent dehors.

— Bon. J'arrive. Excusez-moi un instant, dit-il à sa patiente. Et, surtout ne fermez pas la bouche.

Le praticien posa l'instrument de torture sur la tablette, se lava rapidement les mains et sortit dans le vestibule. Il se trouva en présence de deux hommes, engoncés dans leur imperméable. A première vue, ils n'avaient pas l'air de visiteurs médicaux, ni de représentants de commerce. D'ailleurs, Jeannette n'aurait jamais osé le déranger en plein travail, si l'affaire ne lui avait pas paru sérieuse.

— Vous êtes bien le docteur Bricaud?
demanda l'un des visiteurs.

— Oui, mais à qui ai-je l'honneur? répliqua le dentiste.

— Police, précisa l'homme, en sortant de la poche droite de son pantalon une plaque en bronze. Nous avons quelques questions à vous poser. Pouvez-vous nous accorder quelques minutes?

— Oui, bien que je ne comprenne pas le but de votre venue. Mais je suis en pleine consultation et j'ai des cas urgents.

— Ce ne sera pas long, dit l'inspecteur qui semblait être le plus âgé, donc le chef. Connaissez-vous une certaine Mireille Santini?

— Oui, bien sûr, répondit-il en éclatant de rire. Qu'est-ce qu'elle a encore fait?

— Attention, docteur, à tout ce que vous allez dire à partir de maintenant. Vous rirez moins lorsque vous saurez pourquoi nous sommes ici.

— Je vous écoute.

— Mireille Santini a été surprise hier soir en flagrant délit de racolage, place Granvelle. Lorsque nous l'avons interpellée, elle ne s'est pas cachée d'être une prostituée et nous a précisé que si nous voulions en savoir davantage sur son compte, nous n'avions qu'à nous adresser à nos collègues du S.R.P.J. de Marseille.

« C'est ce que nous avons fait dans la nuit parce que jusqu'à hier soir elle était inconnue de nos services.

« Nous lui avons alors notifié que nous allions établir contre elle une procédure et que nous la présenterions au Parquet sous l'inculpation de « gestes de nature à provoquer la débauche. »

« Mais au moment où nous la mettions en garde à vue dans la chambré de sûreté, elle

nous a demandé de prévenir son homme. Nous avons accepté et nous voici.

— Parce qu'elle vous a dit que j'étais son homme?

— Oui.

— Et, il ne vous est pas venu à l'idée que ce pouvait être une blague?

— Vous nous avez bien dit que vous la connaissiez? Alors, qu'avez-vous à déclarer?

— Eh bien, oui, je la connais, mais je ne suis pas son protecteur, si c'est cela que vous voulez me faire dire. Je l'ai achetée l'autre jour en Camargue, parce qu'elle voulait échapper à l'emprise de son souteneur.

« Elle était gentille et me semblait un peu paumée. Alors, j'ai payé à son jules le prix qu'il me demandait.

— Vous l'avez achetée?

— Oui, je l'ai payée pour qu'elle reprenne sa liberté, mais elle s'est attachée à moi et ne veut plus me quitter.

— C'est invraisemblable, docteur. Comment, vous, avez-vous pu vous laisser aller à une telle transaction? Vous n'avez pas pensé au scandale que vous pouviez provoquer?

— J'avais un peu bu ce soir-là. Et puis, c'est une trop longue histoire. Je n'ai vraiment pas le temps maintenant. Vous me surprenez en plein travail. Revenez un de ces soirs prendre un verre. Je vous raconterai tout.

— Docteur, vous ne semblez pas réaliser la gravité de la situation. Dans l'état actuel des choses, vous encourez une inculpation pour proxénétisme.

— Non, mais, vous voulez rire? Moi, un proxénète?

« Accordez-moi quelques minutes que je termine ma cliente et je suis à vous.

Le docteur Bricaud ne payait pas de mine.

C'était un petit homme au cheveu rare, bien que bouclé, des yeux bleus grossis par d'épais verres de lunettes, la figure pleine et rubiconde de ceux qui aiment bien vivre, un peu ventripotent.

Dès qu'il eut effectué son plombage, il revint vers les deux policiers et les invita à le suivre dans son bureau. Il appela Jeannette et lui demanda d'apporter à boire.

— Scotch, pastis? Que préférez-vous?

— C'est-à-dire que pendant le service...

— Oubliez un instant votre fonction. Je vous reçois ici en amis.

« Bon. Par où allons-nous commencer? Je crois qu'il est préférable avant tout autre chose de vous expliquer ma situation matrimoniale, parce qu'elle vous permettra de mieux comprendre comment j'ai été amené à conclure ce marché.

« Je suis marié. J'ai un garçon et une fille. J'exerce une profession honorable et je suis considéré sur la place comme un bon dentiste, un bon mari et un bon père.

« Mais, ceci c'est la façade. En réalité, j'ai une double vie.

— Nous y voilà, remarqua un des inspecteurs. Vous avouez?

— Laissez-moi parler, je vous prie.

« Il y a longtemps déjà que rien ne va plus avec ma femme. Nous continuons à vivre ensemble à cause des enfants, mais en copains. Car, il faut que je vous dise : j'ai une maîtresse.

— Et c'est Mireille Santini, que vous faites se prostituer?

— Mais non, vous n'y êtes pas du tout.

« Je ne vous dirai pas le nom de mon amie. Elle est la femme d'un médecin, avec lequel j'entretiens les meilleures relations. D'ailleurs, vous allez rire, il est l'amant de la mienne.

« C'est un gentleman-agreement. Le jour, nous vivons chacun de notre côté, mais la nuit ma femme va rejoindre mon ami et sa femme vient ici. Elles rentrent chez elles chaque matin à l'aube, pour que les enfants ne se rendent compte de rien.

— Mais que vient faire Mireille Santini dans tout cela?

— J'y arrive.

« Toute l'année donc, nos femmes font des aller et retour.

— Oui, elles livrent à domicile, ironisa l'autre inspecteur.

— Soyez poli, s'il vous plaît, ou je m'arrête.

« La semaine seulement, parce que nous passons tous les week-ends ensemble à la campagne chez mon ami. Et nous partons en vacances chaque été et chaque hiver.

« Cet hiver, nous sommes donc partis dans le Midi, car nous avons décidé de fêter Noël en Camargue.

« Nous nous trouvions là-bas depuis quelques jours, lorsqu'un soir nous nous sommes attardés dans un bar.

« Il y avait là quelques filles assez délurées qui, manifestement, n'avaient pas froid aux yeux. Nous étions avec nos femmes, c'est-à-dire chacun avec la femme de l'autre, mais cela ne les a pas empêchées de nous aguicher. Des clins d'yeux d'abord, des sourires, des attitudes provocantes. Les seins qu'on gonfle, les croupes qu'on tend.

« Elles le faisaient exprès pour se moquer de nos bonnes femmes qui n'avaient rien à faire là et pour nous ridiculiser.

« Nous avons déjà bien bu, lorsque Hélène — c'est la femme de mon ami — a dit : « Si on les invitait à boire un verre, on rirait avec elles, non? »

« La minute d'après, elles étaient quatre à notre table. Nous avons bu le champagne. Tout le monde était un peu parti. Les filles devaient être au bouchon, parce qu'elles n'arrêtaient pas d'en commander.

« Tout d'un coup, Mireille m'a proposé de monter avec elle. J'ai souri en regardant Hélène qui a haussé les épaules, tandis que ma femme disait à son amant : « Pourquoi pas ? Ça le changera un peu.

« Eh bien, vas-y, m'a dit Hélène. Il faut bien qu'elles gagnent leur vie. »

— Franchement, je ne m'attendais pas à cette réaction de sa part. J'ai hésité. Ma femme me défiait du regard. Mon ami me regardait en rigolant. Hélène me poussait du coude.

« Mireille s'était faite très entreprenante. Elle avait défait les boutons de ma chemise et me caressait la poitrine. elle m'embrassait à bouche-que-veux-tu et une de ses mains parcourait ma cuisse et mon...

— Docteur, si vous me pardonnez l'expression, vous allez nous faire bander!

— Il y avait de quoi, messieurs.

« Cette jeune femme s'occupait donc activement de moi. Mais ses compagnes n'étaient pas inactives, elles non plus. L'une s'occupait de mon ami. Les deux autres de nos légitimes. C'était assez cocasse. Mais tout le monde était dans un tel état que tout semblait permis.

« Hélène et ma femme son restées à la table, mais nous sommes montés. Vous savez comment cela se passe. Je ne vous ferai pas un dessin. La soirée nous a coûté très cher. Les femmes ont voulu savoir si on avait retenu quelque chose qu'elles ne savaient pas faire. Et puis, nous sommes rentrés à l'hôtel.

— Et Mireille? insista un des policiers.

— Je l'ai revue plusieurs fois, parce qu'Hé-

lène s'était fâchée avec moi. Nous avons sympathisé. Elle m'a raconté ses malheurs. Elle m'a dit qu'elle était sous la coupe d'un mauvais garçon et qu'elle cherchait à s'en débarrasser. Je lui ai conseillé d'aller le dénoncer à la police. Elle a refusé en prétextant qu'elle aurait les pires ennuis, sinon avec lui, du moins avec ses amis.

— C'est ce qu'elle aurait dû faire pourtant. Elle n'en serait pas là aujourd'hui ni vous non plus.

— Moi, messieurs, je n'ai rien à me reprocher.

— C'est vous qui l'avez amenée à Besançon?

— Non. Elle m'a suivi.

« Quelques jours avant de rentrer, Mireille m'a encore dit qu'elle donnerait cher pour recouvrer sa liberté, mais qu'elle n'avait pas un sou devant elle parce que son ami lui prenait tout.

« Je lui ai demandé s'il accepterait de la laisser partir si elle rachetait son « contrat ». « Oui, m'a-t-elle dit. — Alors, dis-lui de fixer son prix et je verrai ce que je peux faire. — Mais qu'est-ce que tu feras de moi? — Rien. Tu vivras ta vie. »

« Le lendemain, Mireille était souriante. Son homme la mettait à l'amende de dix mille francs. C'était presque donné. Alors, j'e lui ai signé un chèque au porteur. Ce soir-là, elle m'a fait l'amour pour rien et m'a dit : — Maintenant, c'est toi mon homme. Je te suivrai partout où tu iras et je te rembourserai. »

« Elle m'amusait vraiment, mais elle était trop honnête. « — Tu es libre. C'est l'essentiel. Je viendrai te voir chaque fois que je serai dans le coin, mais tu ne me dois rien. »

« Et puis, nous sommes rentrés à Besançon. Je ne pensais plus à Mireille lorsqu'un beau

jour elle a débarqué chez moi : « Me voilà, m'a-t-elle dit. Je ne pouvais plus rester là-bas et je ne savais pas où aller. J'ai décidé de travailler ici. Personne ne me connaît. Elle est marrante cette ville. Je suis sûre que je vais faire un malheur, parce que des putes il ne doit pas y en avoir beaucoup. »

« Je lui ai dit que je ne voulais pas la revoir, que c'était incompatible avec mon standing. Elle a fait la moue : « Je te téléphonerai de temps en temps. Lorsque j'aurai gagné de quoi te rembourser, je te préviendrai. » Je ne l'ai plus revue.

— Est-ce qu'elle vous a donné de l'argent?

— Non. Est-ce que j'ai une tête de barbeau?

— Non. Mais avouez, docteur, que votre histoire est incroyable. Un chirurgien-dentiste qui rachète une prostituée à son « julot », nous n'avions encore jamais vu cela.

— Si tout le monde faisait comme moi, il y aurait peut-être moins de pauvres filles obligées de vendre leurs charmes.

— Oui, mais vous vous êtes rendu complice d'un délit, d'incitation à la prostitution.

— D'incitation, rien du tout. Je vous ai dit dans quelles conditions cette fille s'est retrouvée ici. Il n'y a rien à ajouter. Vous en faites ce que vous voulez. Moi, ça ne me regarde plus!

— Nous allons vérifier. Nous vous demanderons peut-être de venir à Goudimel — c'est le nom de l'hôtel de police de Besançon — pour vous entendre sur procès-verbal.

— Je verrai. Je vais prendre contact avec mon avocat. Au revoir, messieurs.

Les deux policiers interrogèrent à nouveau Mireille Santini. Elle confirma les dires du dentiste. Ils entendirent sa femme, le médecin et sa femme. Leurs déclarations concordaient : « Un soir qu'il était ivre, comme d'habitude,

précisa sa femme, il avait bien acheté une putain. De toute façon, il ne se plaisait qu'en leur compagnie. D'ailleurs, vous devriez vérifier les activités de sa maîtresse. Si ce n'est pas la sœur de cette Mireille Santini, elle doit être parente avec elle. »

Les inspecteurs n'insistèrent pas. Ils auraient eu mauvaise grâce à le faire, parce que le Parquet se contentait de l'inculpation de Mireille.

La jeune femme fut même laissée en liberté provisoire. Elle ne se présenta pas à l'audience, le jour de son procès, mais elle ne fut pas jugée par défaut, parce que son mécène de dentiste lui avait fourni un avocat qui exhiba un certificat médical.

Mireille Santini ne fut condamnée qu'à une amende dite de composition.

CHARMES

Il violait
les demandeuses d'emploi

CHARLES

Il vient
les demandes d'emploi

Seuls, les gendarmes de Charmes (Vosges) n'avaient pas trouvé bizarres les pancartes rouges qui avaient fleuri depuis une année dans la forêt de Damas-aux-Bois. Ils n'avaient pas cherché à savoir où pouvait être situé ce centre pour enfants handicapés des Charmilles, vers lequel chaque semaine se dirigeaient mais n'arrivaient jamais des jeunes filles innocentes en quête d'un emploi de puéricultrice.

Se seraient-ils montrés, curieux, d'ailleurs, que leurs recherches n'auraient pas abouti. Car les Charmilles n'existaient pas!

Pourtant, chaque semaine, ils voyaient arriver à leur brigade des jeunes femmes, à peine sorties de l'adolescence, ébouriffées, les yeux rouges, les vêtements en désordre, qui se plaignaient d'avoir été violées ou victimes d'une tentative par un ignoble individu, alors qu'elles se rendaient à un rendez-vous.

Elles répétaient à peu près toutes la même chose.

— J'avais fait passer une annonce dans le journal 88, un hebdomadaire gratuit comme il y en a maintenant dans tous les départe-

ments. Je cherchais un emploi. Comme je suis sans travail depuis des mois, je voulais une réponse rapide et j'avais mis le numéro de téléphone de mes parents au bas de la demande. Cela afin de perdre le moins de temps possible.

« Le lendemain de la parution de 88, je recevais un appel. Mon interlocuteur me proposait une situation d'avenir, à condition que j'aime bien les enfants. J'ai accepté.

« Il m'a donné rendez-vous aux « Charmilles », un centre pour enfants handicapés, dont il était le directeur. « Prenez le train pour Charmes, m'a-t-il dit. Je vous attendrai à la gare. Je serai dans une B.M.W. bleue, immatriculée 4258 KV 88. Si, par malheur, je n'étais pas là, c'est que j'aurais été retenu au Centre. Vous n'aurez alors qu'à prendre la direction de Damas-aux-Bois. vous ne pouvez pas vous tromper. L'itinéraire est fléché de grandes pancartes rouges. »

« Naturellement, à la gare, il n'y avait personne. J'ai demandé ma route. On m'a conseillé de suivre la voie ferrée jusqu'à un petit pont qu'il fallait traverser et suivre les flèches.

« C'est ce que j'ai fait. J'aurais dû me méfier, lorsque je me suis engagée dans le bois. J'ai marché de plus en plus vite jusqu'au moment où je me suis sentie perdue. Il n'y avait plus de pancarte.

« J'allais faire demi-tour, lorsqu'un homme a surgi des taillis et m'a entraînée sous le couvert. « Alors, petit chaperon rouge, on allait porter des douceurs à sa mère-grand? m'a-t-il dit. Mais il faut toujours se méfier du grand méchant loup. »

« Je me suis retrouvée à terre. Il m'a arraché mes vêtements et m'a violée. »

Quelquefois, il y avait des variantes dans le récit des « demandeuses » d'emploi. L'homme leur indiquait une autre route : celle de Saint-Germain, toujours à Charmes. Et il ne les violait pas. Il les obligeait à se déshabiller, les regardait, leur faisait prendre des poses et les caressait.

Lorsqu'ils avaient enregistré leur première plainte, les gendarmes de Charmes avaient, eux aussi, suivi les flèches. Ils avaient débouché sur une allée cavalière qui ne conduisait nulle part. Alors, ils étaient rentrés à leur brigade et avaient fait un rapport succinct à leur chef.

— Le Centre n'existe pas, lui dirent-ils.

La plaignante leur fit tout de même remarquer qu'elle avait subi quelques outrages.

— Peut-être, rétorqua le brigadier-chef, mais de qui? S'il n'y a pas de Centre, il ne peut y avoir de directeur. Si vous pouviez nous donner des détails plus précis, un signalement, ce serait plus facile pour orienter nos recherches.

— Si vous croyez qu'on prend des notes dans ces moments-là?

L'affaire avait été classée sans suite.

A la deuxième plainte, les gendarmes avaient quand même installé un dispositif : une 4L bleue stationnée au milieu du carrefour menant à l'allée cavalière.

— Comme ça, il ne pourra pas nous échapper, déclarèrent-ils.

Ils restèrent là quarante-huit heures, en liaison phonie avec le siège de la brigade, sauf pendant l'heure du déjeuner.

— Vous pouvez rentrer à midi, leur avait dit leur chef, car je n'ai jamais vu de violeurs se priver de manger pour faire l'amour.

Lorsque la troisième violée se présenta, les gendarmes quadrillèrent un peu plus la forêt de Charmes, mais d'une façon encore trop voyante. L'homme ne se montra pas. Alors ils décidèrent d'arracher toutes les pancartes.

— Pas d'itinéraire, pas de flèches, pas de viol, conclut le chef.

Mais les plaintes continuèrent d'affluer.

— J'avais reçu un coup de téléphone d'un certain M. Brandis, qui me proposait de garder ses enfants, raconta l'une des plaignantes. Il m'a donné ses instructions pour aller chez lui. Il fallait passer par les bois, mais il m'a dit qu'il viendrait à ma rencontre en voiture, que de toute façon je ne pouvais pas me perdre parce que le Centre des handicapés qu'il dirigeait était bien indiqué.

« J'ai suivi les flèches tant qu'il y en a eu...

— Et vous avez été violée par un inconnu, enchaîna le chef de brigade.

— Comment, vous le savez?

— Parce que vous n'êtes pas la première.

— Et alors?

— On cherche mais il nous échappe. On n'arrive pas à le coincer, ce salopard, mais si on le trouve ça va être sa fête.

— Est-ce que je peux porter plainte quand même?

— Bien sûr. Je vais vous lire la dernière déposition qu'on nous a faite. Si vous êtes d'accord, on la recopie. Il n'y aura qu'à changer le nom et l'adresse.

Il y avait près d'une année que les premiers viols avaient eu lieu, lorsqu'un soir les employés de la gare de Charmes virent arriver une jeune fille en pleurs. Elle serrait contre elle son manteau sous lequel elle était nue.

Elle raconta son aventure aux cheminots qui la conduisirent à la brigade de gendarmerie, mais décidèrent de faire leur police eux-mêmes.

A partir de ce jour-là, ils exercèrent une étroite surveillance à l'arrivée de tous les trains en gare de Charmes. Chaque fois qu'ils voyaient descendre une jeune fille qui semblait un peu perdue, ils lui demandaient si elle n'allait pas au Centre des Charmilles.

Plusieurs semaines se passèrent avant qu'une adolescente se présente à eux. Elle avait rendez-vous une heure plus tard avec le directeur.

— N'y allez pas, lui dirent-ils. C'est un sale individu qui vous attire dans un guet-apens. Nous allons vous accompagner à la gendarmerie.

Là, il se tint un véritable conseil de guerre. Il fut décidé que la jeune fille servirait d'appât.

— Vous allez faire ce qu'on vous a demandé, lui dit le chef de brigade. Engagez-vous sur la route de Damas-aux-Bois, comme si de rien n'était. Ayez l'air naturelle. Ne montrez surtout pas d'inquiétude. Nous serons très près de vous. Vous ne nous verrez pas, mais nous interviendrons à la moindre alerte.

La jeune fille longea la voie ferrée jusqu'au petit pont et s'engagea dans la forêt. Les pancartes rouges étaient bien visibles. Au bout d'un kilomètre, elle ne put réprimer un frisson. Sur le bord de la route, en partie dissimulé par un taillis, il y avait un homme qui la regardait fixement. Au moment où elle passait à sa hauteur, il écarta les buissons et vint à sa rencontre.

Il ne fit que quelques pas avant d'être ceinturé par les gendarmes.

– Qu'est-ce que vous faites là? lui demandèrent-ils.

– Je cherche des champignons.

– Sur la route?

– Non, je traversais seulement pour changer de coin.

– Où sont-ils, vos champignons?

– Je n'en ai pas encore trouvé.

– Et si vous en trouvez, dans quoi vous les mettez? Vous n'avez même pas de panier!

– J'ai dû l'oublier de l'autre côté.

De l'autre côté, il n'y avait pas de panier.

Ramené à la brigade, l'homme avoua se nommer Henri Blaszczyk et être âgé de quarante ans. Il était peintre en bâtiment. Il était petit, chauve, bedonnant, célibataire.

– Vous reconnaissez les faits? lui demandèrent les gendarmes.

– Quels faits? Si on ne peut plus se promener dans les bois maintenant.

A son domicile, les gendarmes trouvèrent des pots de peinture rouge, comme celle des pancartes.

– Vous continuez à nier?

– Vous savez, de la peinture, ici, il y en a partout. De la blanche, de la noire, de la verte, de la bleue.

Malheureusement pour le peintre, il y avait aussi des pancartes en cours de séchage. Il fut confondu.

– Oui, c'est bien moi, finit-il par dire. J'avais trouvé cette idée pour attirer des jeunes filles. Comme je croyais qu'elles ne portaient jamais plainte, j'en avais déduit qu'elles aimaient ça. Elles se sont toutes laissées faire.

Henri Blaszczyk a cependant été laissé en liberté, car aucune des jeunes filles n'a voulu

être confrontée avec lui. Elles ont maintenu leur plainte sans plus.

Il sera traduit en correctionnelle mais uniquement pour violences et voie de fait sur mineures.

BRIGADE
DES MOEURS

3 7531 02594059 5



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

DOSSIERS CROUSTILLANTS DE LA BRIGADE DES MOEURS

Du dentiste qui achète une prostituée à son protecteur au faux brave homme qui met les jeunes amies de sa fille sur le trottoir, il n'est pas de jour où les inspecteurs de la Brigade des Mœurs ne découvrent dans tous les milieux des affaires étonnantes.

De Besançon à Rennes, de Nice à Nantes, il s'en passe des choses ! Et il n'y a pas d'âge pour exploiter le vice.

Ces Dossiers croustillants racontent tous des histoires vraies, qui ont provoqué enquêtes policières et instructions judiciaires.

Pour respecter l'anonymat des personnes en cause les noms des villes et des protagonistes ont parfois été changés. Mais les lecteurs de ces nouveaux Dossiers reconnaîtront peut-être ceux qui sont évoqués ici...

ISBN 2-266-00754-8

ATELIER SACHA KLEINBERG / PHOTO SOHIEZ

VOLUME TRIPLE

VI - 79

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

